

FOLBERT,

OU

LE MARI DE LA CANTATRICE,

Comédie en un Acte, mêlée de Couplets;

^K
PAR MM. LÉON, JAIME ET JULES;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,
LE 7 FÉVRIER 1832.

—
PRIX : 1 FR. 50 c.



Paris.

R. RIGA, ÉDITEUR,

FAUBOURG POISSONNIÈRE, 1.

J.-N. BARBA, AU PALAIS-ROYAL.

1832

Personnages.

Acteurs.

CÉCILE FOLBERT,

POLYDORE, frère de Cécile

FOLBERT, mari de Cécile.

LE BARON ALFRED DE VERMONT.

LE COMTE DE VERMONT.

SUZANNE, femme de chambre.

UNE MARCHANDE à la toilette.

DEUX DOMESTIQUES.

INVITÉS.



M^{lle} PAULINE.

M. LHÉRIE.

M. ODRY.

M. HIPPOLYTE.

M. ALEXIS.

M^{lle} AUGUSTINE.

M^{lle} JENNY.



La scène est à Paris.



IMPRIMERIE DE DAVID, BOULEVARD POISSONNIERE, N. 6.

FOLBERT.

Le théâtre représente un salon élégant, ouvert au fond, orné de lustres et de girandoles. Portes latérales. A gauche de l'acteur, un piano ouvert. A droite, un secrétaire, une psyché; devant le secrétaire, un guéridon avec un écrioire, des papiers, une bague.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉCILE, debout devant la psyché, essayant un cachemire. **POLYDORE**, assis au piano. **UNE MARCHANDE** à la toilette, présentant des dentelles à Cécile, qui lui tourne le dos. **SUZANNE** aide Cécile à se draper avec son cachemire.

CÉCILE, à la marchande.

Oui, ma chère, votre cachemire n'est pas mal; pourtant la bordure est commune, mais n'importe, j'en ai besoin d'un, je l'achète. Combien?

LA MARCHANDE, souriant.

Rien, Madame.

CÉCILE, surprise.

Comment! rien?

LA MARCHANDE.

Il est payé.

CÉCILE.

Et par qui?

LA MARCHANDE.

Madame ne devine pas? par monsieur le baron.

CÉCILE, à part.

Alfred! quelle inconséquence!

POLYDORE, chantant au piano.

« Talisman précieux, qui captive les belles. »

CÉCILE, à Polydore.

C'est faux, c'est faux!

POLYDORE, riant.

Eh non! jamais air ne fût plus juste.

CÉCILE.

C'est trop bas d'un demi-ton.

POLYDORE.

Elle est charmante, ma sœur, avec son demi-ton! Est-ce que tu veux faire chanter un ténor comme un soprano?

CÉCILE.

Alors ne chante pas.

POLYDORE, *montrant le cachemire.*

Ne chante pas ! moi le troubadour des salons, le ménestrel de la romance; mais je vois ce que c'est, l'allégorie du précieux talisman ne plaît pas à madame... Ne te fâche pas, on s'en fera des gilets de dessous, de ton cachemire.

CÉCILE, *à la marchande.*

Vous pouvez remporter ce schall, madame.

LA MARCHANDE, *surprise.*

Le remporter!

CÉCILE

AIR du Vaudeville du *Baiser au porteur.*

Ce riche tribut d'opulence,
Madame, a pour moi peu d'appas;
Un semblable cadeau m'offense,
Le baron ne me connaît pas,
Sans doute il ne me connaît pas.
Qu'il songe, à ce prix je pardonne,
Qu'un don d'amitié, quel qu'il soit,
Moins il coûte à l'ami qui donne,
Et plus il vat pour l'ami qui reçoit. } (bis.)

POLYDORE.

Y penses-tu! refuser le cachemire d'un futur époux!

CÉCILE, *sévèrement.*

Polydore, je t'ai déjà prié de ne pas te mêler de ma conduite.

POLYDORE.

Alors, en avant la roulade; mais c'est égal, tu es bien susceptible.

(Il retourne au piano.)

CÉCILE, *regardant les rubans, dans le carton.*

Je garderai ces rubans, ils sont de bon goût, je les mettrai aujourd'hui à la soirée que je donne. (*Tristement, à part.*) Hélas! c'est la dernière, peut-être! (*Montrant la marchande à Suzanne.*) reconduisez madame...

(Suzanne sort, ainsi que la marchande.)

SCÈNE II.

CÉCILE, POLYDORE.

CÉCILE, *prenant une lettre sur le guéridon, pendant que Polydore parcourt de la musique près du piano.*

Lisons cette lettre de lord Edouard; c'est hier soir que je l'ai reçue; on ne dira pas que c'est de l'empressement...

(*Riant aux éclats.*) Ah! ah! ah!... du désespoir, des larmes, il en mourra... ceci devient plus sérieux... comment donc?... des propositions d'une audace et d'une magnificence!... Un e terre à quelques lieues de Londres... un hôtel à Piccadily, équipages, chevaux, meubles somptueux, rien ne manquera à la bien-aimée de milord, si ce n'est le titre de milady... milord Edouard, c'est trop peu... Mais que vois-je? (*plus bas.*) Il a appris mon engagement secret pour Londres... il connaît mon prochain départ... et cette nuit à deux heures, il sera à ma porte dans sa voiture, ceci est d'une témérité, et pourtant il y aurait là de quoi tourner une tête... comme la pienne, si je n'aimais pas Alfred.

(Elle déchire la lettre.)

POLYDORE, *chantant.*

Tra la la la... et la bergère en resta là!

CÉCILE, *riant.*

Mais, Polydore, tu travailles trop... tu fatigueras ta voix.

POLYDORE.

Que veux-tu? c'est dans le sang... je tiens de toi, de toi, ma célèbre sœur! première chanteuse d'un premier théâtre lyrique... Je suis tout musique, tout dièze et tout bémol... chromatique... des pieds à la tête... une fois lancé, je ne me connais plus... (*Il chante.*) Ut, si, la, ré, mi, fa, ré, sol! écoute-moi ce motif-là... c'est de l'infernal!... et celui-ci. (*Il chante.*) Philtre divin!... liqueur enchanteresse! ô mélodie... mélodiel!... Je ne mourrai que d'une gamme rentrée... ou d'une apoplexie musicale.

CÉCILE.

Quel fou!

POLYDORE.

Qu'est-ce que c'est que l'existence?... Un concert d'amatteur dont les trois quarts des musiciens jouent faux!

AIR du *Flower de la vie.*

Les semaines sont des octaves,
Dont huit notes forment les jours.
Je fais, si les accords sont graves;
S'ils sont joyeux, vite j'accours.
Grâce à mon talent qu'on envie,
Du bas en haut je vais montant;
Puis je redescends en chantant
La gamme de la vie. (*bis.*)

Ah! ça, dis-moi donc, à propos de gamme, qu'est-ce que tu as décidé? partons-nous pour Londres, ou restons-nous à Paris? car avec toi je ne sais jamais en quel ton je me trouve... mais tu as beau me faire un mystère... est-ce que tu crois

que je n'ai pas remarqué cette voiture toute prête dans la remise, voiture de voyage, avec des malles et des cartons.

CÉCILE.

Polydore !

POLYDORE.

Si nous restons, tu épouses le baron ; car tu es veuve, je suis sûr que tu es veuve. Alors, je deviens receveur. Si nous partons, je reste ce que je suis... je ne suis plus rien. Mais j'y pense, si nous partons, nous reverrons lord Édouard... car il n'y a pas de doute que, rebuté par ta froideur, il sera retourné dans son pays... aussi c'est de sa faute, il n'épousait pas... il n'avait qu'à épouser... enfoncé l'Anglais, enfoncé !

CÉCILE.

Polydore, tu sais à quelles conditions nous vivons en parfaite intelligence. (*Riant.*) Ce que j'ai résolu dans ma sagesse, tu l'exécutes fidèlement et en bon frère... continué à t'en rapporter à moi...

POLYDORE..

Je ne demande pas mieux, tu es si raisonnable!... car c'est étonnant!... sais-tu que tu es l'exemple du théâtre?

CÉCILE.

Ah! je ne l'ai pas toujours été!

AIR du *Verre.*

Heureuse qui fait estimer
Sontalent et son caractère!
Si l'honneur pouvait s'affermir
Par un acte devant notaire,
Jalouse d'un pareil écrit,
Moi, je voudrais, je te le jure,
Que chaque main qui m'applaudit
Pût y placer sa signature.

} (*bis.*)

POLYDORE.

Oh! ça, je n'en doute pas... mais ce que je t'en disais, vois-tu, c'est que dans ce moment-ci je ne sais vraiment pas de quoi j'ai l'air... ai-je l'air d'un receveur! où ai-je l'air d'un voyageur?... je flotte entre la Seine et la Tamise, ça ne fait rien... veux-tu me faire répéter le morceau que je dirai ce soir?... avec tes avis, je distillerai la cadence, et je parlerai le point d'orgue...

CÉCILE.

Eh bien! je vais t'accompagner, car on sait que je te donne des leçons, et il y va de mon honneur.

(Elle se met au piano.)

POLYDORE.

Et puis, dis donc, le baron, ça le flattera d'avoir un beau-frère musicien, c'est distingué.

CÉCILE, *préludant.*

En finiras-tu ?

POLYDORE.

M'y voici.

(Il chante.)

TYROLIENNE.

(*Musique d'Amédée de Beauplan.*)

Écoutez cette mélodie,
 Que j'appris aux monts d'Helvétie,
 D'une paysanne jolie,
 Qui chaque jour ainsi chantait,
 A ceux qu'elle guidait,
 La la la, oh la la la.
 Avec elle je la dis cent fois,
 Et sans elle je la sais, je crois,
 Do si do mi ré si sol,
 C'était un vrai rossignol,
 La la la la la ;
 L'écho
 Comme moi disait bravo !
 Bravo !

Mais un soir, que dans la campagne
 Je suivais ma belle compagne,
 J'entends notre air, sur la montagne,
 Je croyais, jugez mon émoi,
 Que cet air n'appelait que moi !
 La la la la la la,
 A ce signal, la belle court,
 La la, oh la la,
 Puis avec le chanteur disparut.
 Un plus heureux rossignol,
 Qui disait en mi hémol,
 La la oh la la la,
 L'écho
 Sans moi répéta bravo !
 Bravo !

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur le baron.

CÉCILE.

Alfred ? déjà lui, et ma toilette est à peine finie ! si je le priais d'attendre ?

POLYDORE.

Oui, qu'il attende.

CÉCILE, *se regardant dans la psyché.*

Non, au fait, qu'il entre.

POLYDORE, *de même.*

Oui, au fait, qu'il entre.

CÉCILE.

Je suis dans un désordre...

POLYDORE.

Veux-tu que je lui chante quelque chose pendant que tu iras t'habiller?

CÉCILE, *riant.*

Non, non, j'aime mieux qu'il me voie comme cela.

SCÈNE III.

CÉCILE, ALFRED, POLYDORE.

ALFRED, *à Cécile, lui présentant un bouquet.*

Cécile, me pardonneriez-vous de n'avoir pas su résister à mon désir de vous voir ce matin?

CÉCILE, *souriant.*

Je ne vous attendais que ce soir.

POLYDORE.

C'est égal, baron; soyez le bien venu, baron. (*à part.*) Je l'ai appelé baron tout court.

ALFRED.

Bonjour, monsieur Polydore.

POLYDORE.

Bonjour, baron, bonjour. (*A part.*) Je suis très-familier avec lui. (*Haut.*) Donnez-moi donc votre canne, votre chapeau.

ALFRED, *à Cécile.*

Vous faisiez de la musique?

POLYDORE.

Oui, je m'essayais pour le concert de ce soir. Je m'exerçais, baron.

ALFRED, *à Cécile.*

Mais d'où vient votre froideur, l'accueil triste que vous me faites?

POLYDORE.

Ce n'est rien, ce n'est rien; je vas vous dire, elle est un

peu vexée à cause du cachemire que vous lui avez envoyé.

CÉCILE, *très-embarrassée.*

Polydore !

POLYDORE, *continuant.*

Du tout, du tout ; il faut lui dire la vérité à ce pauvre baron.

CÉCILE, *à Polydore.*

Te tairas-tu ?

POLYDORE, *au baron.*

Elle a des préjugés, ma sœur, voyez-vous.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Elle nous dit, dans sa vertu farouche,
Que les cadeaux offensent sa pudeur.
Moi, je répons, pour lui fermer la bouche,
Qu'à l'épouser vous mettez votre honneur.
D'après cela son refus, que j'admire,
Quand vous voudrez, baron, disparaîtra ;
Elle prendra, bien sûr, le cachemire
Avec la main qui le présentera. (bis.)

ALFRED.

Madame Folbert sait combien je désire lui voir accepter la mienne ; c'est pour lui parler à ce sujet que je me suis rendu ce matin chez elle.

CÉCILE.

Excusez les étourderies de mon frère, monsieur Alfred ; sa légèreté lui fait juger bien mal mes intentions et mes projets.

POLYDORE, *à part.*

Allez donc, le coup de patte. C'est égal, j'ai poussé une fameuse botte au baron.

ALFRED, *avec intention.*

Votre sœur daignera-t-elle m'accorder un moment d'entretien ?

POLYDORE, *à part.*

C'est absolument comme s'il me reconduisait jusqu'à la porte... mais c'est égal, au revoir, chère sœur... adieu, baron.

ALFRED.

Quel original !

POLYDORE, *à part.*

Je lui donne la main... moi ! je suis étonnant, je finirai par le tutoyer... (*haut.*) Adieu, mon futur beau-frère !

ALFRED.

Je vous salue, monsieur Polydore !

POLYDORE, *revenant à sa sœur.*

Glisse-lui donc deux mots de la place de receveur qu'il a promis de me faire avoir... les places et la musique, ça va très-bien ensemble... je connais un ministre qui jone de la flûte... et quelques députés qui chantent tout ce qu'on veut... à livre ouvert :

Si vous nommez mon fils préfet,
Une boule blanche pour le budjet.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

CÉCILE, ALFRED.

CÉCILE.

J'espère, monsieur Alfred, que vous n'attachez aucune importance aux folies de Polydore !

ALFRED.

Je voudrais seulement que vous pensassiez tout ce qu'il dit.

AIR d'*Aristippe.*

L'espoir de notre mariage,
Autant qu'à moi lui sourit et lui plaît ;
Et s'il s'ac omplissait, je gage,
Son délire serait complet,
Tout son bon sens y passerait.
Ne blâmez pas sa gaîté que j'envie,
Car je voudrais pour mon bonheur,
Voir chez le frère encor plus de folie,
Et moins de raison chez la sœur.

CÉCILE.

Écoutez-moi, Alfred, de tous les jeunes gens qu'un peu de réputation et quelques charmes peut-être ont attiré chez moi, vous êtes le seul que j'aie distingué... que j'aie reçu avec plaisir... la noblesse de vos sentimens m'a touchée... vos hommages m'ont honorée... mais c'est sans le vouloir, sans le chercher que j'ai su vous inspirer un attachement dont je gémis, car il ne pourra jamais vous rendre heureux.

ALFRED.

Si je le croyais, Cécile, mon désespoir ne connaîtrait plus de bornes, car je vous aime avec passion, mais je vous aime d'une manière digne de vous... Cécile Folbert peut devenir demain baronne de Vermont.

CÉCILE.

Mais, Alfred, un obstacle invincible ne s'oppose-t-il pas à

notre bonheur? ne suis-je pas mariée?... abandonnée depuis dix ans par un homme qui fait le malheur de ma vie...

ALFRED.

Oui, je sais combien il était indigne de vous.

CÉCILE.

J'ignore s'il existe, ou s'il a cessé de vivre; mais quand j'acquerrais cette triste preuve.

Air de Caleb.

Quand cette union si chère,
Le sort la permettrait,
Croyez-vous donc que votre père,
Alfred, l'approuverait?
Votre amour qui m'honore
Doit blesser sa fierté!

ALFRED.

Au bonheur que j'implore,
Il consent avec bonté.

(A part.)

Tâchons au moins qu'elle ignore,
Qu'un refus doit nous frapper!
Sachons la tromper encore,
C'est pour ne plus la tromper.

ENSEMBLE.

CÉCILE, *à part.*

Quoi! son amour sincère
A pu fléchir son père!
Mais faut-il que j'espère
Un avenir heureux?...
Oui, peut-être à mes vœux,
Le sort moins rigoureux,
Promet des jours heureux.

ALFRED, *à part.*

Oui, bientôt je l'espère,
Je fléchirai mon père,
Et le destin prospère
Comblera tous mes vœux!
Oui, bientôt à vos vœux,
Le sort moins rigoureux
Promet des jours heureux.

CÉCILE.

Que je suis heureuse d'apprendre que votre père ne s'opposerait point à ce mariage! Mais je ne suis pas libre. Tenez, Alfred, je ne dois plus rien vous taire. Jamais homme ne m'a fait sentir plus que vous tout ce que ma position a de cruel; j'aurais été si fière de posséder votre main! J'ai voulu m'ar-

racher à ces continuels regrets, vous les épargner à vous-même ! Il fallait une occasion, je l'ai saisie ; un engagement brillant m'était offert pour Londres, je l'ai accepté ; toutes mes dispositions sont prises, et demain je pars.

ALFRED.

Partir ! vous ? Cécile !

CÉCILE.

Je ne m'appartiens pas, et cette idée m'est affreuse.

ALFRED.

Eh bien ! si cette raison seule vous éloignait de moi, apprenez que bientôt, ce soir peut-être, vous ne pourriez plus l'opposer à mon amour.

CÉCILE.

Que voulez-vous dire ?

ALFRED.

Les nombreuses recherches que j'ai fait faire de toutes parts pour connaître le sort de Folbert, ont enfin amené une découverte importante.

CÉCILE, *très-surprise.*

Il serait vrai !

ALFRED.

Vous savez qu'il habita Buénos-Ayres ? une lettre du Havre m'annonce que, selon toute apparence, il a cessé de vivre, et j'en aurai peut-être aujourd'hui même la preuve positive.

CÉCILE.

Se pourrait-il ?

ALFRED.

Eh bien, Cécile, partirez-vous ?

CÉCILE.

Alfred, comment ne serais-je pas touchée de l'offre de votre main ? mais songez-y, une carrière brillante s'ouvre devant vous : vous connaissez le monde et ses préjugés, ce mariage peut compromettre votre avenir ; écoutez-moi, mon ami, réfléchissez encore, et si ce soir, en venant ici, votre résolution n'a pas changé, peut-être alors suspendrai-je ce départ qui vous afflige.

ALFRED.

Ah ! je reconnais là ma Cécile !

(Il lui baise la main.)

SCÈNE V.

CÉCILE, POLYDORE, ALFRED.

POLYDORE, *voyant le baron baiser la main de Cécile, se met à chanter.*

Cette main *(bis)* si jolie!
Il faut des époux assortis.

CÉCILE, *souriant au baron.*

Il paraît que c'est une idée fixe chez lui.

ALFRED.

C'est qu'il a de très-bonnes idées, ce cher Polydore.

(Cécile sonne. Suzanne lui apporte un schall et un chapeau.)

POLYDORE.

N'est-ce pas, baron? oh! je suis très-brillant en société, moi; c'est connu; vous verrez si je ne suis pas le plus spirituel receveur des quatre-ving-dix-neuf départemens, dès que je le serai.

CÉCILE, *mettant son chapeau.*

Alfred, j'ai quelques emplettes à faire pour ma soirée, ne m'accompagnez-vous pas?

ALFRED.

Trop heureux.

CÉCILE.

Je ne vous retiendrai pas long-tems: une fois chez ma marchande de modes, je vous rendrai la liberté.

ALFRED.

J'en profiterai pour faire cette importante démarche qui doit hâter notre bonheur, et qui m'appelle à quelques lieues de Paris.

CÉCILE.

Partons.

POLYDORE.

A ce soir, baron.

ALFRED.

A ce soir.

Air de la Florsetta.

Enfin cette heureuse journée
Va fixer notre destinée.

CÉCILE, *à part.*

Moi je n'ose à cet hyménée
Songer, hélas! qu'en tremblant.

ALFRED.

Que cette espérance m'est chère!

POLYDORE, *à Alfred.*

Vous serez heureux, je l'espère,
Car je deviens votre beau-frère,
Recevez mon compliment.

ENSEMBLE.

Enfin, cette heureuse journée, etc.]

(Alfred et Cécile sortent.)

SCÈNE VI.

POLYDORE, *seul.*

Ça se fera, ça se fera; enrageront-ils les artistes, quand ils me verront dans le coupé du beau-frère. Tiens! c'est Polydore! Allons donc! pas possible! C'est comme ça. Et là dessus ils feront des têtes! J'irai aux concerts en équipage, au diable les soques! et un équipage, ça peut vous mener loin, quand ça ne verse pas! O joie! ô bonheur! ô avenir! La pierre! la voiture pour monsieur le receveur Polydore... Elle arrive, et je m'élançe.

AIR du Barbier.

Ah! que mon sort est digne d'envie,

Bravo!

Des honneurs,

Je m'élançe aux grandeurs;

Par les plaisirs j'embellirai ma vie.

Bravo,

En chantant

J'arriverai gaiment!

Vers la finance,

Heureusement

Mon char s'élançe

Adroitement,

Rapidement.

REPRISE.

Ah! que mon sort, etc.

Je ferai mon chemin,

D'avance j'en suis certain;

L'avenir pour moi prospère;

Peut me conduire au ministère.

Un beau jour, l'humble receveur
 Peut devenir ambassadeur.
 Dans ce siècle de bons apôtres,
 Je ferai comme tant d'autres,
 On peut en adroit financier
 Être grand seigneur et banquier.

D'abord au petit trot, }
 Ensuite au grand galop, } *bis.*
 La fortune (*bis*) m'entraîne,
 En courant mon destin,

A la fortune je vais voler soudain.

Allons, je regarde ce mariage comme terminé. Qu'est-ce qui pourrait l'empêcher? ce n'est pas Folbert; car il est impossible qu'il n'ait pas fini sa malheureuse existence dans un misérable coin, ignoré de la terre et des hommes.

SCÈNE VII.

FOLBERT, POLYDORE.

FOLBERT, *entrant et s'arrêtant au fond.*

Eh quoi! personne pour m'annoncer; pas un valet, un simple prolétaire?

POLYDORE.

Ah! mon Dieu! quel est cet étranger?

FOLBERT.

Ah! jeune homme, annoncez-moi. Que vois-je? Silence un instant, tenez-vous droit... Polydore.

POLYDORE.

Qu'est-ce qu'il a donc celui-là?

FOLBERT.

Ta main, ta main!

POLYDORE, *regarde sa main.*

Quoi donc? ah! ça, qui êtes-vous?

FOLBERT.

Je suis Folbert. Dans mes bras, dans mes bras!

POLYDORE.

Folbert! par exemple!

FOLBERT.

Tu ne me reconnais pas; mes traits sont usés par le malheur. Pourtant je suis Folbert, l'ami de ton enfance, l'époux de ta sœur.

POLYDORE, à part.

C'est un coup de foudre. (*Haut.*) Comment, c'est toi ; qui jamais aurait cru que tu reviendrais ? nous te croyions tous mort.

FOLBERT.

Quelle stupidité ! Moi !... moi !... brillant encore de jeunesse et de fraîcheur... m'éteindre au printemps de mes jours ! Moi, mourir ! c'est absurde. Il est vrai que domicilié à Buénos-Ayres, je partis un jour sans avertir personne, pour des raisons particulières. J'ai su depuis, par un intime à moi, que l'autorité de l'endroit avait constaté mon décès sur les registres de l'état civil... Quelle folie !

POLYDORE.

Nous nous sommes cruellement trompés. Mais qu'es-tu devenu ?

FOLBERT.

Ah ! ce sont là d'amers souvenirs ; mais qu'importe, je ne suis plus cet élégant jeune homme, éblouissant tout le monde par ses qualités aimables qui surent charmer ta sœur, alors, simple utilité au Grand-Théâtre de Bordeaux, je l'élevai jusqu'à moi ; tu sais comment elle me quitta. Ce fut un soir, après une représentation à son bénéfice, je partis, emportant la recette : fatale erreur, dont j'ai long-temps gémi ! J'explorai l'Océan en société avec divers industriels. Nous fîmes une fortune rapide ; jetés sur une côte inhabitée, nous y élevâmes une ville : elle se nomma Folbert ; mais un tremblement de terre... Je n'acheverai pas... Après quelques années d'une vie errante, j'arrivai en Afrique, et là, par mes talens divers, je gagnai la confiance du bey de Constantine, qui m'offrit la place de chef des eunuques noirs. Après de mûres réflexions, je n'acceptai pas ; alors, il me nomma son secrétaire interprète.

POLYDORE.

Tu savais donc la langue du pays ?

FOLBERT.

Du tout ; je n'interprétais rien, ce qui me valut ma démission. Revenu en France, je traversai la forêt des Ardennes, frappé de la richesse sauvage de la végétation, je me fis écrivain public. Fatigué de ce genre d'existence, je me transportai dans un département. Il me restait quelques épargnes, je m'associâi en commandite à une entreprise d'acrobates ; et là, grâce à mon talent sur la clarinette, je fus appelé à l'honneur éminent d'inviter le public à se livrer

à nos plaisirs, lorsqu'un jour, en parcourant le Journal de la Préfecture, je vois aux nouvelles de Paris le nom de madame Folbert, célèbre cantatrice dont on exaltait le mérite. Plus de doute, c'est ma femme. J'abandonne mes capitaux, j'arrive ici, je m'assure de la vérité, et je m'écrie : Ah ! le sort m'offre une compensation... Au temps heureux de notre amour, elle a partagé ma misère, je dois partager sa prospérité ! Et me voilà.

POLYDORE.

Eh bien ! je t'en fais mon compliment. (*A part.*) Que le diable l'emporte !

FOLBERT.

Mais dis-moi, je t'en supplie, où est ma femme, ma Cécile, cet ange de volupté ?

POLYDORE.

Elle n'y est pas.

FOLBERT.

Retard douloureux. Mais mon fils, mon fils unique ! J'avais un fils !

POLYDORE.

Tu tu as dû les voir en entrant.

FOLBERT.

Les voir ! mon fils !

POLYDORE.

Il jouait dans l'antichambre avec les petits du second.

FOLBERT.

Ah ! tu m'as fait une peur... (*Se jetant sur une chaise près du guéridon.*) Enfin, j'ai retrouvé le foyer domestique. Quel destin que le mien ! quels contrastes étranges ! la paille et le duvet, la grange et le boudoir. Procure-moi un tire-botte.

POLYDORE.

Comment ? un tire-botte ? ah ! ça, est-ce que tu vas rester ici ?

FOLBERT.

Ne suis-je pas chez moi ?

POLYDORE, *à part.*

Ah ! mais voilà qui devient extrêmement vexant... et ma place de receveur ! il n'y a qu'un moyen, ma sœur m'approuvera. (*Haut.*) Folbert, écoute-moi, je suis très-content de te voir, cela me fait vraiment plaisir, je te remercie d'être venu faire un tour à Paris, mais il faut que tu t'en ailles.

FOLBERT.

Qu'est-ce à dire? serais-je méconnu?

POLYDORE.

Au contraire, c'est parce que nous te connaissons : tu es bien Folbert, tu es la crème des hommes, mais il faut que tu t'en ailles, c'est dommage, car tu es vraiment bon.

FOLBERT.

Tu me rends donc justice?

POLYDORE.

Pardié! mais certainement; qu'est-ce que nous avons à te reprocher? tu es un peu léger, inconséquent. (*Folbert lui prend sa tabatière dans la poche de son gilet, et lui offre du tabac.*)
Que fais-tu donc?

FOLBERT.

Continue, continue, j'ai besoin de t'entendre.

(*Il met la boîte dans sa poche.*)

POLYDORE.

Ça ne fait rien, garde-là, mais va-t'en, je t'en supplie; pense à ta femme, à sa position, tu vas la compromettre; tu ne peux pas rester, nous aurons soin de toi, va-t'en quelque part, n'importe où... tu ne manqueras de rien... je te dirais bien de rester ici, mais on te verrait.

FOLBERT.

Ah! ça, que veux-tu dire, à la fin? tu m'offenses...

POLYDORE.

Je veux dire que tu me ruines, que tu perds mon avenir, tu me désoles; songe donc qu'il s'agit d'une place aux finances.

FOLBERT.

Une place pour moi?

POLYDORE.

Mais non, pour moi... eh bien! écoute, tu pars sans voir ta femme, tu viens avec moi, nous retenons une place à la diligence, tu passes à l'étranger, et une fois à la frontière, je t'envoie vingt mille francs.

FOLBERT, *vivement.*

Tu les as?...

POLYDORE.

Je te les promets.

FOLBERT.

Donnerais-tu des avances?

POLYDORE.

Rien maintenant, tout à ton arrivée.

FOLBERT.

Et quel motif te force à m'éloigner ?

POLYDORE.

Jè ne peux pas te le dire, mais va-t'en ; d'ailleurs ça ne doit rien te faire.

AIR : *T'en souviens-tu ?*

Puisque partout dans ton indifférence,
 Tu retrouvais le sol natal ;
 Qu'est-c' que ça t' fait de ne pas vivre en France,
 Pourvu qu' tu viv', ça doit t'étr' bien égal.

FOLBERT.

Abandonner cette terre chérie !

POLYDORE.

Mais non, d'après tout ce que tu dis,
 Puisque le monde est ta patrie, } *bis.*
 Tu seras toujours dans ton pays. }

FOLBERT.

C'est un piège ! moi quitter mes foyers... jamais...

POLYDORE.

Mais Folbert ; mon ami.

FOLBERT, *se regardant dans la glace.*

Laisse-moi donc jouir de mes meubles, de ma psyché ;
 le malheur m'a flétri... ah ! bah, je renaitrai. Polydore,
 prête-moi tes vêtements.

POLYDORE.

Pourquoi cela ?

FOLBERT.

Elle va venir !. Mais non, restons ainsi, elle saura tout de
 suite à quoi s'en tenir.

POLYDORE, *à part.*

Il reste ! courons vite prévenir ma sœur. (*S'approchant de
 Folbert.*) Tu ne veux donc pas t'en aller ?

FOLBERT.

Écoute... un mot encore... fais-moi servir à déjeuner.

POLYDORE, *à part.*

Est-ce avoir du malheur !.. je vais dire à Suzanne de le
 surveiller.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

FOLBERT, puis SUZANNE.

FOLBERT, seul.

Quels peuvent-être ses motifs, le désir de m'éloigner?... ah! c'est tout simple... on craint mon caractère. (*prenant sur le guéridon une bague.*) C'est très-bien fait, on fait de jolies choses à présent...

(Il se la met au doigt.)

SUZANNE, à part et au fond.

Comment! c'est là le mari de madame!

FOLBERT.

Ah! ça, mais à propos, j'ai faim.

(Il sonne.)

SUZANNE.

Me voilà.

FOLBERT.

Ah! dites-moi, la belle... vous êtes la camériste?

SUZANNE.

Oui, monsieur.

FOLBERT.

Avez-vous quelque chose à manger? je vous étonne, je suis l'époux de votre maîtresse. (*Lui frappant sur la joue.*) Nous sommes votre maître... obligez-moi de m'apporter quelque chose...

SUZANNE.

Oui, Monsieur. (*à part, en sortant.*) Quelle tournure! bon Dieu!

FOLBERT, la suivant des yeux.

Cette femme est bien prise. (*Prenant une lettre sur le guéridon, et lisant.*) « Madame Folbert prie monsieur *** de lui « faire l'honneur de... » Ah! ah! il paraît que ce soir nous recevons. J'ai bien fait d'arriver. Mais j'y suis... Le beau-frère craignait ma présence... (*Suzanne rentre avec un plateau.*) Grand merci, mon trésor.

SUZANNE, en sortant.

Ah! mon Dieu! pauvre madame Folbert!

SCÈNE IX.

FOLBERT, PUIS LE COMTE.

FOLBERT, *mangeant et découpant.*

Il faut en convenir, Paris est le centre de la civilisation, en province une volaille n'aurait pas cette tournure. (*Buvant.*) Ma cave est bien montée.

LE COMTE, *entrant.*

Je désirerais, Monsieur, parler à madame Folbert.

FOLBERT.

Donnez-vous la peine d'entrer, Monsieur; veuillez vous asseoir... A qui ai-je l'honneur de parler?

LE COMTE.

Je suis le comte de Vermont.

FOLBERT, *se levant.*

Monsieur le comte, je suis votre très-humble serviteur. Oserai-je vous offrir quelque chose?

LE COMTE.

Mille grâces, Monsieur; je désirerais parler à madame Folbert. (*à part.*) Quel est cet homme?

FOLBERT.

Monsieur, elle est absente; mais je vous entendrai, c'est absolument la même chose.

LE COMTE, *à part.*

Qu'entends-je? (*Haut.*) Monsieur serait son frère?

FOLBERT.

Mieux que cela.

LE COMTE, *à part.*

Se pourrait-il?

FOLBERT.

Je suis monsieur de Folbert.

LE COMTE, *très-étonné.*

Comment! Monsieur! le mari! On m'avait dit pourtant...

FOLBERT.

Oui, on s'était livré à de vagues conjectures... Une absence de dix années... J'arrive à l'instant.

LE COMTE.

Ah! Monsieur, que votre présence me fait de bien!

FOLBERT.

Vous êtes infiniment bon, Monsieur.

LE COMTE.

C'est la Providence qui vous ramène.

FOLBERT.

Vous croyez? (*A part.*) C'est un très-brave homme. (*Haut.*)
 Acceptez donc quelque chose.

LE COMTE, *à part.*

Ma démarche auprès de madame Folbert devient inutile.
 Mon fils est sauvé. (*Haut.*) Monsieur est pour long-temps à
 Paris?

FOLBERT.

Je l'ignore entièrement.

LE COMTE.

Auriez-vous de nouveaux projets?

FOLBERT.

C'est selon.

LE COMTE.

Comment! vous voudriez de nouveau quitter la capitale?

FOLBERT.

Peut-être m'y fixerai-je; peut-être partirai-je demain...
 Mais pardon, Monsieur; quel intérêt si puissant prenez-vous
 à mon séjour?

LE COMTE.

Le plus grand intérêt, Monsieur... Sommes-nous seuls?

FOLBERT, *allant au fond.*

Exactement.

LE COMTE, *à part.*

Il y va de l'honneur de mon fils. Il faut que je m'explique.
 (*Haut.*) Aimez-vous votre femme?

FOLBERT.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Maintenant écoutez-moi. J'ai un fils.

FOLBERT.

Et moi aussi, Monsieur; j'en ai même eu plusieurs.

LE COMTE.

En votre absence madame Folbert a inspiré à mon fils la
 passion la plus vive, la plus exaltée.

FOLBERT.

Après.

LE COMTE.

Les talens, la conduite, le désintéressement de votre femme, car je dois ici lui rendre hommage, ont excité son enthousiasme.

FOLBERT.

Ensuite.

LE COMTE.

Le parti le plus brillant, une mission des plus importantes, il va tout refuser.

FOLBERT

L'imprudent!

LE COMTE.

Ce n'est pas tout. Trompé par de faux renseignemens, on doutait de votre existence.

FOLBERT.

On avait tort.

LE COMTE.

On n'attendait qu'une preuve positive, et bientôt un mariage...

FOLBERT, *se frappant le front.*

C'est un trait de lumière, vous m'éclairez. Ils voulaient m'éloigner... Tout-à-l'heure encore, ils m'ont offert vingt mille francs, si je voulais fuir.

LE COMTE.

AIR : Vaudeville de *Partie carrée.*

Quoi! votre femme!...

FOLBERT.

Oh! non, non, ma Cécile,
 Jusqu'à présent elle ne m'a point vu.
 Mais Polydore, un sot, un imbécille,
 Que j'ai formé... m'y serais-je attendu!
 Il m'a blessé par cet outrage insigne...

LE COMTE.

Mais votre cœur sans doute humilié,
 A rejeté, monsieur, cette offre indigne!

FOLBERT, *levant les épaules.*Il n'aurait pas payé (*ter.*)

LE COMTE.

Écoutez-moi, monsieur..... les instans sont précieux..... promettez-moi de rester à Paris... La reconnaissance du comte de Vermont vous est à jamais acquise! et si dehors...

FOLBERT.

Vous me blessez , monsieur ; croyez-vous donc que l'intérêt ?...

LE COMTE.

Non , monsieur ; mais vos affaires peuvent souffrir de votre séjour dans la capitale... Il est juste que je vous indemnise de ce sacrifice... Tout-à-l'heure, par une offre que votre loyauté a repoussée, on vous proposait vingt mille francs pour partir , je vous offre le double si vous restez ; et cette offre-là, vous pouvez l'accepter , car c'est un père qui vous la fait pour sauver l'honneur de son fils.

FOLBERT , *à part.*

Il a fort bon ton. (*Haut.*) Monsieur, je suis sensible à cette marque de confiance... L'affaire est arrangée.

LE COMTE.

Monsieur , nous la terminerons ce soir... Où pourrais-je vous revoir ?

FOLBERT.

Ici même ; cela se trouve on ne peut mieux. Nous recevons aujourd'hui : ma femme vous connaît-elle ?

LE COMTE.

Non , monsieur...

FOLBERT.

Alors, je vous invite, et je vous présenterai.

(Il prend une lettre sur le guéridon et la remplit.)

LE COMTE , *à part.*

A merveille... je serai ce soir ici. Alfred aura-t-il l'imprudence d'y venir ?

FOLBERT , *remettant la lettre au comte.*

« Monsieur et madame de Folbert ont l'honneur de « prier monsieur le comte de Vermont, etc. » A ce soir , nous comptons sur vous... Je préparerai ma quittance.

ENSEMBLE.

AIR : *Adieu donc, adieu, madame.*

À ce soir, à notre fête,
Veuillez ne pas l'oublier ;
A vous revoir je m'appête ,
J'ose ici vous en prier.

LE COMTE.

A ce soir, à votre fête,
J'arriverai le premier ;
A vous revoir, je m'appête ,
Veuillez ne pas l'oublier.

(Le comte sort.)

SCÈNE X.

FOLBERT, *seul.*

Quelle brillante position ! et j'ai pu végéter parmi des saltimbanques ; c'est incroyable... c'est ignoble ! mais pourtant j'avais mon mérite.

AIR de Prévile et Taconnet.

Vrai charlatan, franc dans ma politique,
Si j'ai parfois trafiqué de l'erreur,
C'est au grand jour sur la place publique ;
Chacun pouvait me traiter d'imposteur,
Et j'amusais au moins le spectateur.
Mais on en voit s'élever à la ronde,
Tout chamarrés de brillans oripeaux,
Eux qui jadis se disaient nos égaux :
Placés plus haut, ils trompent tout le monde,
Mais ils n'ont fait que changer de tréteaux.

Mais Cécile ne vient pas... que fait-elle?.. Ce que je viens d'apprendre est pénible : elle me trahissait !.. Ah ! les femmes, les malheureuses, elles n'écoutent que leur cœur, et se jouent impunément de l'honneur d'un époux. J'en suis bien aise, elle m'aurait accablé ; j'ai de quoi lui répondre. C'est un bonheur inespéré.

SCÈNE XI.

SUZANNE, FOLBERT.

SUZANNE.

Monsieur, monsieur, voici madame.

FOLBERT.

La voilà... e

SUZANNE.

Elle monte l'escalier.

(Elle sort emportant le déjeuner.)

FOLBERT.

Je crois que je perds mon aplomb... Allons, allons, Folbert... c'est elle...

SCÈNE XII.

CÉCILE, FOLBERT.

CÉCILE.

J'ai su, monsieur, votre arrivée; mon frère m'avait prévenue.

FOLBERT, *à part.*

J'aime autant ça. C'est plus facile. (*Haut.*) J'ignorais votre demeure, Cécile; sans cela, je ne serais pas resté si longtemps loin de vous! mais j'apprends votre adresse, je n'écoute plus rien : j'obéis à l'amour, et me voilà.

CÉCILE.

Je ne puis me tromper, monsieur, sur les causes de votre retour... Je sais quels motifs peuvent vous ramener auprès de moi.

FOLBERT.

Cécile, pas de reproches... d'un mot, je pourrais vous confondre; tout-à-l'heure, j'ai reçu le comte de Vermont.

CÉCILE, *à part.*

Ciel !..

FOLBERT.

Je me suis nommé; j'ai tout appris... Il m'a parlé d'un certain projet de mariage qui le désole, et qui franchement ne saurait me convenir.

CÉCILE, *à part.*

Malheureuse!

FOLBERT.

Allons, Cécile, j'approuve cette aimable pudeur... Jetons un voile sur le passé, et vive l'avenir!...

CÉCILE.

Y pensez-vous, monsieur? désormais, tout est fini entre nous.

AIR de Céline.

Oui, j'en conviens, en votre absence,
 Un instant je crus au bonheur;
 Mais cette trompeuse espérance,
 Pour toujours a fui de mon cœur.
 Un seul désir encor m'anime;
 Je veux, l'honneur m'en fait la loi,
 Du monde conserver l'estime...
 Du moins, monsieur, laissez-la moi;
 Du monde, il me reste l'estime,
 Du moins, monsieur, laissez-la moi.

FOLBERT.

Tu as tort, je te jure que j'ai jeté mon feu ; je ne m'abuse pas, je sais ce que je suis... Je suis un étourdi, mais je ne suis pas méchant ; tout ce que tu diras n'empêchera pas que je sois resté dix ans loin de toi, c'est vrai ; j'ai tout mangé, tout perdu, c'est vrai ; mais que diable, un jeune homme est un jeune homme ; je reviens, vaut mieux tard que jamais ; tes amis ne me connaissent pas, j'ai mon plan. Par tes soins je deviens présentable ; un événement, un naufrage, la moindre chose m'a retenu loin de toi. J'arrive, tu proclames mon retour, on m'accueille, j'abjure mes mœurs, je redeviens le Folbert d'autrefois, et nous vivons en bonne intelligence.

CÉCILE.

Ne vous faites pas illusion, monsieur, vos mœurs, vos habitudes ont élevé entre nous une barrière insurmontable.

FOLBERT.

J'ai pourtant des mœurs douces et faciles. (*Avec force.*) D'ailleurs je suis chez moi et j'y resterai.

CÉCILE.

Vous vous trompez ; si je voulais dévoiler votre conduite et la mienne, je serais pour toujours délivrée de vos persécutions. Je veux éviter ce scandale. C'est ma fortune qui vous attire ; eh bien ! vous jouirez du fruit de mes travaux, mais loin d'ici, loin de moi, car je ne puis plus vous aimer, ni vivre auprès de vous.

FOLBERT.

C'est contrariant... Mais que t'ai-je fait ?

CÉCILE.

Ce que vous m'avez fait ? Pendant votre éloignement de dix années le sort n'a pas dû toujours vous être contraire ; avez-vous un seul instant pensé à moi ? avez-vous songé que peut-être je luttais contre la misère et le déshonneur ?.. Quand vous êtes parti, emportant les uniques ressources de votre femme, de votre enfant, avez-vous pensé que le lendemain, peut-être, il me faudrait rougir des dons de l'opulence ! Je n'avais point encore ce talent, qui, depuis, m'a valu l'indépendance et la fortune. Je ne veux pas revenir sur le passé ; je ne veux pas vous accabler de mes reproches, ceux de votre conscience vous suffisent : c'est elle que j'invoque, c'est votre pitié !... Ah ! lorsqu'à force de sacrifices et de douloureuses épreuves je suis parvenue à racheter mes fautes, ne rouvrez

pas l'abîme où vous m'aviez précipitée... Folbert, vous m'avez autrefois déshonorée, ne me déshonorez plus.

FOLBERT, *ému.*

Je suis un fier gredin!!! C'est vrai, Cécile, je t'ai fait bien du mal, mais si tu savais ce que j'éprouve; tiens, regarde, je pleure... et je veux être pendu si depuis que je t'ai quittée cela m'est arrivé; ma pauvre Cécile, tiens, ne me repousse pas, je serai bon comme toi, je t'imiterai, je t'obéirai... Ah! laisse-moi ta main. Autrefois, tu me la donnais avec confiance, avec amour. Oh! oui, tu as raison, je suis un misérable, tu ne dois pas m'écouter; maintenant je pense tout ce que je dis, mais demain peut-être... Eh bien! je m'en irai; mais dis-moi que tu me pardonnes, que tu ne m'en veux pas; allons, ne te fais pas de peine... Je partirai, n'est-ce pas?

CÉCILE *très-émue.*

Il le faut... (*Elle va à son secrétaire.*) Tenez... dix mille francs dans ce portefeuille; prenez, quittez Paris, faites-moi connaître votre retraite, et désormais votre existence est assurée.

FOLBERT, *d'une voix étouffée, lui baisant la main.*

Cécile. Cécile!.. (*Serrant le portefeuille et à part.*) C'est trente mille francs que je perds; mais je répare mes torts.

SCÈNE XIII.

FOLBERT, CÉCILE, POLYDORE.

FOLBERT, *se tournant vers Cécile.*

Adieu, je pars.

POLYDORE, *après avoir déposé son manteau sur un fauteuil.*

Comment, tu partirais?..

FOLBERT.

A l'instant.

POLYDORE.

Ah! mon ami, que c'est bien de ta part!.. Mais, viens donc que je t'embrasse; laisse-moi donc t'embrasser...

FOLBERT, *s'arrachant de ses bras.*

Adieu, adieu!..

(*Il prend le manteau de Polydore et le met sur ses épaules.*)

POLYDORE.

Que fais-tu donc?

FOLBERT.

C'est un souvenir de toi, adieu.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

CECILE, POLYDORE.

POLYDORE.

Eh bien ! il ne se gêne pas... Ah ! mais c'est égal, nous en voilà débarrassés. (*A Cécile.*) Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc ?

CÉCILE, *à part.*

Quelle humiliation ! le comte ici, près de lui ! Alfred sait tout maintenant.

POLYDORE.

Tu es bien bonne par exemple ! comment, tu pleures !

CÉCILE, *à part.*

Alfred m'avait donc trompée ! son père s'opposait à ce mariage.

POLYDORE.

Ah ! ça, pas de bêtises, pas de bêtises ; vas-tu pas te faire du chagrin, à présent?... allons donc, allons donc, nous ne pouvons pas vivre avec un homme comme ça... songe donc, moi je dois être receveur... et un gaillard qui vous emporte des recettes...

CÉCILE.

Polydore ! laissez-moi, je veux m'enfermer, être seule.

POLYDORE.

Y penses-tu ! et notre soirée ?

CÉCILE.

Ah ! mon Dieu !

POLYDORE.

Tu ne peux pas te dispenser d'y paraître...

CÉCILE, *à part.*

Alfred n'y viendra pas !

POLYDORE.

Allons, du courage, j'arrangerai tout ça.

AIR : *Dormons, mon fils, sans éveiller personne.*

Tu ne veux pas d'une fête joyeuse,
 Mais à ton bal si tu crains de danser,
 N'avons-nous pas la valse langoureuse :
 C'est convenu, le chr grin peut valser.
 Plus d'un banquier parlera politique ;
 On chantera de grands airs d'opéras ;
 Je puis mêm' lire une ode romantique...
 Tu vois donc bien qu'on ne s'amusera pas.

CÉCILE.

Allons, puisqu'il le faut.

(Elle sort à gauche.)

SCÈNE XV.

POLYDORÉ, *seul.*

Diable de Folbert ! heureusement, il est déjà loin... (*Aux domestiques qui préparent le salon.*) Très-bien, la musique sur le piano. Sommes-nous en retard ! et ma toilette, ah ! ça ira ; avec du physique, cela marche toujours.

SCÈNE XVI.

POLYDORÉ, SUZANNE.

SUZANNE.

Monsieur, des voitures entrent dans la cour ; beaucoup de personnes sont déjà dans le petit salon.

POLYDORÉ.

Eh bien ! nous sommes prêts.

SUZANNE, *bas.*

Dites donc, monsieur, tantôt, vous savez bien ?

POLYDORÉ.

Qu'est-ce que c'est ?

SUZANNE.

Vous savez bien, ce monsieur de tantôt, vous devez me comprendre ? est-il parti ?

POLYDORÉ, *avec mystère.*

Chut ! oui !...

SUZANNE, *sautant.*

Ah ! tant mieux !

POLYDORE.

Silence ! (*Il se retourne et fait un trait.*) Voici du monde.

SUZANNE.

Je vais près de madame.

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

POLYDORE, LE COMTE DE VERMONT, LES INVITÉS.

CHOEUR ET MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR *nouveau* de M. Charles Tolbecque.

Recevez ici notre hommage,
Car en ces lieux, chaque invité,
Vient fêter l'heureux assemblage
Du talent et de la beauté.

(Pendant le dialogue suivant, l'orchestre exécute
une sourdine.)

POLYDORE, *aux invités.*

Madame, je vous présente mes respects ; toujours jolie ! que cette parure vous va bien !.. Ah ! monsieur, je n'osais pas compter sur vous !... Mon cher Edouard, organisez donc l'écarté, et vous, mesdames, la contredanse. (*Regardant le comte.*) Quel est ce monsieur ?

LE COMTE, *à part.*

Depuis ce matin mon fils n'a point paru à l'hôtel... doit-il se rendre ici ce soir ?

POLYDORE, *bas à plusieurs invités.*

Connaissez-vous ce monsieur ?

(On lui fait un signe négatif.)

LE COMTE, *à part.*

Alfred est-il instruit de ce retour?... viendra-t-il ? mais je ne vois pas ce Folbert.

POLYDORE, *s'approchant du comte avec embarras.*

Monsieur, je suis flatté... certainement... de l'avantage ; c'est toujours avec plaisir que nous... mais il me semble que nous n'avons pas encore eu l'honneur...

LE COMTE.

Ah ! je comprends ; veuillez lire, monsieur, je suis invité.

(Il lui remet sa lettre.)

POLYDORE, *bas et lisant.*

« Monsieur Folbert... (*Toisant le comte avec dédain.*) Un ami de Folbert! tiens! il est bien mis. (*Continuant de lire.*) « Ont « l'honneur de prier monsieur le comte de Vermont. » (*A part.*) Se pourrait-il? (*Saluant humblement.*) Monsieur le comte, trop heureux que vous daigniez... veuillez croire... nous sommes confus; vous ne dansez pas, monsieur le comte? (*Apart.*) Ah! je n'y suis plus! et ma sœur! la voilà!

SCÈNE XVIII.

POLYDORE, LE COMTE DE VERMONT, CÉCILE,
INVITÉS.

(Le morceau continue.)

REPRISE DU CHOEUR.

Recevez ici notre hommage,
Car en ces lieux chaque invité,
Vient fêter l'heureux assemblage
Du talent et de la beauté.

CÉCILE.

Mes amis, je vous remercie.

(*A part.*) Quel tourment! malgré moi je le cherche des yeux.

LE COMTE, *à part.*

La voilà donc! Quelle est jolie!..

POLYDORE, *bas à Cécile.*

Le comte de Vermont, ma sœur, en ces lieux.

CÉCILE, *à part.*

Le comte, ô ciel!...

POLYDORE, *bas.*

C'est Folbert qui l'invite.

CÉCILE, *à part.*

Le comte ici! Que vais-je devenir?

POLYDORE, *à part.*

On voit le trouble qui t'agite:

Cache le trouble qui t'agite!

(*Haut.*) Allons, amis, (*bis*) livrons-nous au plaisir.

ENSEMBLE.

CHOEUR.

Pour que la fête
Soit complète,
Sa voix parfaite
Va nous ravir.

CÉCILE.

Cruelle fête !
J'en dois mourir !

POLYDORE.

La belle fête !
Le doux plaisir !

LE COMTE.

A cette fête ,
Va-t-il venir ?UN DOMESTIQUE , *annonçant.*

Monsieur le baron Alfred de Vermont !

SCÈNE XIX.

LES MÊMES , ALFRED.

CÉCILE , *à part.*

C'est lui !

LE COMTE , *à part.*

Mon fils !

(Il se retire à l'écart.)

POLYDORE.

Ils vont se trouver en présence...

CÉCILE.

Comment éviter sa présence !

ALFRED.

Le ciel enfin comble mon espérance !

Oui , vous pouvez m'appartenir !

CÉCILE , *bas.*

Jamais ! on vous observe , éloignez-vous , silence...

ALFRED , *bas.*

Que dites-vous ?

CÉCILE , *bas.*

Laissez-moi , je dois fuir !

ALFRED , *bas.*

Fuir ! vous êtes à moi , Cécile , et pour la vie !

L'amour , l'amour nous unira...

Il est possible , enfin , cet hymen que j'envie ,

La preuve , la voilà.

(Il lui présente un papier.)

UN DOMESTIQUE , *annonçant.*

Monsieur Folbert !

(Mouvement général. Les danses , la musique cessent ; les jeux s'interrompent. Tout le monde se lève avec surprise.)

SCÈNE XX.

LES MÊMES, FOLBERT.

FOLBERT.

Pardon, mille pardons, ne vous dérangez pas... (*A Cécile.*) J'ai joué, ma chère; tout perdu!.. nous allons causer. (*Aux invités.*) Restez, restez donc, je vous prie... Allons, les plateaux, les rafraîchissemens; faites circuler, offrez donc.

ALFRED, à *Folbert.*

Monsieur, que signifie?..

LE COMTE, *s'avançant et saisissant son fils par le bras.*

Venez, monsieur, venez!

ALFRED, *étonné.*

Mon père!

LE COMTE.

Sortons d'ici, vous saurez tout!

ALFRED, *bas à Cécile.*

Ah! vous m'aviez trompé.

CHOEUR.*(Tous les invités regardant Folbert.)*

Quelle tournure abominable!

Quoi! c'est Folbert! c'est son mari...

Grand Dieu! quel scandale effroyable!

Sortons d'ici.

*(Tout le monde s'éloigne. Folbert, Cécile et Polydore restent seuls.)***SCÈNE XXI.**

POLYDORE, CÉCILE, FOLBERT; PUIS SUZANNE.

(Cécile est assise, un mouchoir sur les yeux. Polydore, assis à l'autre coin, semble prétrifié. Folbert est debout, étonné de la brusque sortie des assistans.)

FOLBERT.

J'espère que vous ne me reprocherez pas d'avoir troublé votre fête? je leur ai fait assez de politesses pour les retenir; maintenant, je dois me justifier.

CÉCILE, *se levant.*

Monsieur, toute explication est inutile. (*A part.*) Ma résolution est prise.

(Elle parle bas à Polydore.)

POLYDORE, *à part.*

Allons, v'là ma recette flambée... Bah! que sait-on? Je ferai peut-être fortune à Londres; je cultiverai lord Edouard.

SUZANNE, *entrant, bas à Polydore.*

Monsieur Polydore, un équipage vient de s'arrêter à la porte.

POLYDORE, *bas.*

Un équipage! Eh bien! qu'est-ce que ça me fait?... Ce n'est pas pour nous.

CÉCILE.

Suzanne, laissez-nous... tu m'as entendue.

(Suzanne et Polydore sortent.)

SCENE XXII.

CÉCILE, FOLBERT.

FOLBERT.

Sais-tu, Cécile, qu'il est bizarre que je ne puisse pas me vaincre? Car je parlais, tout-à-coup il me vient une idée: si je doublais mes capitaux? je mettrais plus long-temps ma Cécile à l'abri de mes demandes... Cela dépendait du sort: il ne l'a pas permis... Eh bien! vois-tu, c'est un avertissement du ciel... Si j'avais dû te quitter, j'aurais gagné. Ecoute, il n'y a qu'un moyen: traite-moi absolument comme un enfant, ne me quitte pas; car décidément je n'ai pas plus de raison qu'un mioche. C'est déplorable, c'est à faire quitter la place!

CÉCILE, *à part.*

Allons, il est temps. (*Haut.*) Monsieur, ce matin, j'ai cru que votre caractère pouvait changer: je me suis abusée... Vous m'avez fait un mal affreux! ce n'est pas d'aujourd'hui. Je n'accuse pas votre cœur, il doit me rendre justice; votre conduite m'impose une obligation pénible, je la remplirai. Restez, monsieur, restez; dans un instant, vous allez connaître ma décision.

(Elle sort.)

SCENE XXIII.

FOLBERT, seul; il s'essuie les yeux.

Allons, allons, je n'ai rien à dire, je n'ai pas à me plaindre; je croyais, ma foi, qu'elle en dirait davantage. Elle est fort douce. Il est fâcheux que son caractère ne ressemble pas au mien, nous serions fort heureux; elle m'a réellement ému... J'ai la poitrine brûlante. (*Il prend une glace sur un plateau. Après en avoir pris quelques cuillerées.*) Je me sens moins agité... Que va-t-elle m'ordonner? (*Deux heures sonnent à la pendule du salon. On entend le bruit d'une voiture.*) Une visite! (*Ouvrant une croisée.*) C'est une voiture qui sort! une autre qui la suit! Quel pressentiment. (*Il sonne: un domestique entre, lui remet une lettre et sort.*) Une lettre! L'écriture de Cécile! (*Brisant le cachet et lisant.*) « Je pars... Elle m'abandonne!... Continuons. « Je pars; mais je vous « laisse à l'abri du besoin. Tout ce qui est ici vous appar-
« tient, je vous l'abandonne: vous trouverez de l'or dans
« mon secrétaire. N'espérez jamais me revoir! Adieu. Soyez
« heureux... » (*Tragiquement.*) Soyez heureux! Est-ce que cela me sera possible d'être heureux? (*Il va au secrétaire.*) Tu crois donc que je puis être heureux? (*Avec désespoir.*) Elle emmène mon fils! Je crois qu'elle me laisse son mobilier... (*Avec des sanglots.*) Mon épouse! ma Cécile!.. d'une vertu trop rare!... (*Regardant le secrétaire.*) C'est de l'acajou massif!.. Allons, de la philosophie. (*Il prend un sac d'argent dans le secrétaire.*) Tout cela est à moi... aussi maintenant je la laisserai tranquille... Je pars pour l'Angleterre! je veux recommencer l'existence; j'ai retrouvé l'âge d'or..... Il me faut une mer de délices, un Océan de voluptés!.. Du bonheur... Livrez-moi du bonheur!.. un jour!.. encore un jour! et demain!... demain et jours suivans, pour cause de départ, vente publique, et en route!

(Au public.) 20 31 63

• Air de l'Angelus.

Messieurs, entre nous, ai-je tort?
Lorsqu'à ma femme je pardonne,
Lorsque l'amour est le plus fort,
C'est elle ici qui m'abandonne,
Vous voyez, elle m'abandonne;
Mais un divorce sans procès,
Me rend libre; et si quelque dame,
Cédant au charme de mes traits,
Voulait m'aimer... Je lui promets
Autant de bonheur qu'à ma femme.

FIN.